

Ma Terre.

Les dernières étoiles s'estompent, l'aube pointe. Juché sur sa monture, appuyé sur son trident, les yeux rivés vers l'est, Antonin attend le soleil. Il va apparaître derrière le Rhône, au-dessus des Alpilles. L'homme ne se lasse pas du spectacle, pourtant mille fois contemplé. Le bonheur est simple parfois. Simple et pourtant si fort ! En cette fin septembre, la sansouire qui l'entourne est sèche, craquelée. Seule, la salicorne résiste. Le long des étangs et roubines, la végétation, plus dense, permet la vie. Les oiseaux s'y abritent dans les tamaris. La saladelle s'adapte, rejette le sel par ses feuilles qui se recouvrent de cristaux. Elle offre ses minuscules fleurs roses, mauves, violettes aux gardians amoureux. Ils en ramènent à l'élué de leur cœur. Le bouquet séchera et conservera longtemps sa couleur. Le moment venu, ils iront voir le père, feront leur demande. Un verre de vin de sambuc bien frais scellera l'accord.

Antonin sourit, pense à Angèle. Elle a accepté son bouquet. Il enfonce son chapeau de feutre noir. Les premiers rayons l'éblouissent. Le soleil va monter, prendre la direction de Beauduc avant de poursuivre vers les Saintes-Maries-de-la-Mer ; il franchira ensuite le petit Rhône, fuira le delta, ira enfin mourir dans le Gard, en petite Camargue, du côté d'Aigues-Mortes, Saint-Laurent-d'Aigouze, le Cailar ou Vauvert. L'homme tourne la tête, fixe le sud. Là-bas, derrière le Vaccarès, sur la langue de sable qui sépare la palud de la mer, son ami Fabian a commencé sa journée. Il est *tellinaire*. En toute saison, le pêcheur à pied s'avance dans l'eau jusqu'à la taille, rejoint les premières vagues. Sec comme un coup de trique, il trouve pourtant la force de tirer son engin, hybride d'épuisette et de tamis. Une lame racle le sol, avale galets et coquillages. Régulièrement il ramène le lourd fardeau sur la plage pour le tri. Il revendra les tellines sur le marché de Salin-de-Giraud ou aux restaurateurs. Dès que les touristes qui, à la belle saison envahissent sa plage, ont regagné le nord, Antonin sait son ami heureux. Le nord débute à Montélimar, chacun vous le dira ici. Fabian vit à l'année à Beauduc. Le village, si l'on peut nommer village l'endroit, est anarchique, fait de cabanes plantées à même le sable entre mer et étangs. L'homme au cuir tanné par le vent, le sel et le soleil est un *beauducois*, un vrai, à ne pas confondre, comme il se plaît à le préciser, avec les *beaux du cul* de l'été.

Plus loin, la roselière bouge. Milo doit être à pied d'oeuvre. La demande est forte. La réfection des toits s'effectue avant les mauvais jours. Son *sagnadou* ne chôme pas en automne. Les roseaux se courbent. La monture d'Antonin cesse brusquement de brouter la salicorne, redresse la tête, hume l'air, hennit. Les sagnes bruissent, s'écartent. Ce n'est pas Milo. Le gardian devine la suite. Le troupeau enveloppé de brume, semi sauvage, mené par l'étalon, apparaît. Les chevaux connaissent celui qui n'est plus un intrus, l'ont adopté depuis longtemps, s'approchent, frémissants. L'homme ne bouge pas. Cet instant de communion, où les animaux se disposent autour de lui et paissent, il le cherche, le savoure. Rien n'est plus beau qu'un *Camargue*. Il aime cette race, rustique, dite *faite de sel, de mistral et de courage*, docile, indestructible. Il observe les bêtes, peut deviner l'âge des poulains à la couleur de leur robe qui, de noire, marron ou gris foncé à la naissance, s'éclaircit au fil des années pour aboutir à la teinte claire des adultes. Les *Camargues* ne sont pas blancs, seul leur poil est blanc. Les chevaux réellement blancs ont la peau rose. Celle du *Camargue* est noire. Antonin caresse l'encolure de son ami. Sans lui, il ne serait rien. Installé sur l'animal, il voit loin, peut traverser étangs et marais. L'odeur de la bête masque celle de l'homme, permet l'observation de la faune sauvage, la circulation au plus près des taureaux. Ici, il oublie le travail hebdomadaire, harassant et aléatoire, dans la propriété familiale, au milieu des rizières assoiffées. La culture de cette céréale est une lutte permanente contre la nature : la désalinisation, vitale, sans fin, est possible grâce aux systèmes de canaux qui amènent sur chaque parcelle l'eau du Rhône puis l'évacuent. Antonin supporte de moins en moins le poids du pouvoir des *aigadiers* sur ses épaules. Ces personnages administrent la distribution de l'eau, ont tout pouvoir de décision. À ses yeux, les petits propriétaires, comme lui, passent après les gros, pâtissent de leurs choix, ne tiendront

pas longtemps. Un rêve ne le quitte plus, tourne à l'obsession : quand son père *partira*, il abandonnera la riziculture, fera de son rêve une réalité. Sur des terres rendues à la nature, où marais et palud règnent, il aura sa propre manade. Il a choisi le nom : manade de l'*engano*. En Provence, on nomme ainsi les prairies à salicornes. Ses bêtes seront issues du sang des *Marquises*, il ne peut en être autrement.

Comme en ce jour, comme tous les week-ends depuis son plus jeune âge, Antonin vit sa passion et sa soif d'espace et de liberté sur les terres des *Marquises*. Il connaît tout sur le troupeau de la famille Laurent, ses voisins, tout sur les origines de leur manade, peut nommer toutes les vedettes passées, tous les grands cocardiers, tous les *bious d'or*, les *Vovo*, *Loustic*, *Goya* et tant d'autres.

Le dimanche, à la belle saison, Antonin aime partager, avec les néophytes avides de questions, le bonheur infini que lui procurent les traditions camarguaises. Aux abords des arènes, avant et après la course, auprès sur son cheval, dans sa chemise gardianne et son pantalon typique au liseré noir, il attire les touristes comme la confiture les mouches. Sous son chapeau, le teint hâlé et les yeux bleus ne laissent jamais indifférentes ces myriades de filles au décolleté avenant et cuisses couleur de miel, toutes ces créatures dont le short étriqué, si l'on en croit son ami Fabian, laisse la moitié des fesses dehors et serre tellement la *patchole* qu'elle ne peut plus respirer. Il ne rechigne pas à expliquer les lois de sa Terre, si éloignées de celles de la corrida. Ici, le taureau roi est respecté et revoit ses prés après chaque sortie en piste. Il dépeint la course camarguaise, le rôle des hommes en blanc qui doivent ôter, avec leur crochet, les attributs, cocarde, glands et ficelles, sur et entre les cornes de la bête. Il décrit avec minutie l'approche et le geste, le *razet*, permettant la chose. Il cite avec passion des meilleurs cocardiers, maîtres des arènes, ces animaux qui savent anticiper la course du *razeteur*, couper sa trajectoire, l'*enfermer* entre ses cornes, ne pas le lâcher, s'envoler derrière lui et fracasser les planches dans un superbe *coup de barrière*. L'orchestre ou le disque joue alors *Carmen* en l'honneur de l'action. Il explique la différence entre l'*abrivado*, quand les taureaux, entourés de gardians sur leur monture vont de la manade vers l'arène et la *bandido*, le chemin inverse, après la course. Il tient surtout à préciser que la *Coupo Santo*, l'hymne de la *nacioun gardiano*, ne s'applaudit pas ; qu'à son écoute, les gardians respectueux, immobiles sur leur monture, trident pointant le ciel, ne se découvrent qu'à la fin du troisième couplet.

La Fe di bion, la passion du taureau, l'habite.

Le soleil poursuit sa course. Sur la terre craquelée, Antonin n'a pas bougé, admire son paradis, pense à ses soirées d'été. Souvent, à la nuit tombée, quand le mistral éloigne les moustiques, il sort devant le mas, lève la tête, se perd dans l'univers, parle, seul, pour lui-même :

— Es-tu conscient de ta chance, Antonin ? Regarde ce ciel ! Il y a des milliards d'étoiles, des milliards de planètes, et toi, on t'a posé en Camargue ! Si celui qui a décidé de ta vie au milieu des taureaux, des chevaux, des avocettes et des flamants, s'était trompé de quelques kilomètres, tu serais de l'autre côté du Rhône en train de t'asphyxier au bord de l'étang de Berre, dans les puanteurs et les fumées de Fos ! Tu es un privilégié mon vieux ! Plus chanceux qu'un gagnant à la loterie ! Ici, le bonheur est partout ! S'il pouvait être sans fin ! Remarque, il y a peut-être d'autres camargues quelque part, là-haut ? Va savoir ! Imagine qu'après le grand voyage, je finisse dans une sansouïre où *Vovo*, *Loustic*, *Goya* et les autres m'attendent ! Je dis pas non... mais pas tout de suite, conclut-il, pensées tournées vers Angèle.

Elle a gardé le bouquet de saladelle, il le sait.